

ÉRIC MARTY

Genèse et Journal

À propos de
« L'Œuvre instantanée :
le *Journal* d'André Gide »
de M. Anton Alblas

J'ai lu avec le plus grand intérêt les extraits de la thèse d'Anton Alblas, « L'Œuvre instantanée : le *Journal* d'André Gide » parus dans les BAAG 139, 140 et 141. Et c'est précisément en raison de l'intérêt que j'ai pris à cette lecture que je me permets d'ajouter, à ces intéressantes analyses, des précisions qui, je l'espère, ajouteront quelques lumières aux propos de M. Alblas.

Ces précisions, on me le pardonnera, touchent essentiellement à des passages du texte où mes analyses sont mis en cause, mon excuse étant que j'y suis souvent cité... La thèse de M. Alblas a pour point de départ la question du lien entre la vie et l'écriture de Gide, d'où il ressort que ces deux éléments sont chez lui particulièrement indissociables. Cette thèse n'est contestable que dans la mesure où elle amène à une confusion très gênante entre journal et autobiographie¹ : cette confusion est grave d'un

¹. « Si nous insistons sur cet aspect de l'écriture du journal de Gide, c'est que nous voyons sa pratique surtout en rapport avec son dessein global de construire, pour reprendre l'expression de Philippe Lejeune, un "espace autobiographique". » (BAAG 139, p. 308).

point de vue général touchant à la théorie des genres mais particulièrement fâcheuse dans le cas du *Journal* de Gide qui n'est en rien un « récit de vie ». Si vie (on préférera « existence ») et écriture sont indissociables dans le *Journal* ce n'est ni à la manière des *Confessions* de Rousseau ni à la manière de *Si le grain ne meurt*. Je ne reviendrais pas ici sur les oppositions que j'ai proposées tant dans *L'Écriture du jour* que dans ma « Préface » à l'édition Pléiade du *Journal*, entre l'écriture panoramique de l'autobiographie et l'écriture fragmentaire, elliptique, morcelée du *Journal*, je me permets de renvoyer le lecteur à ces deux textes.

C'est, à ce propos, que je me permettrais alors de contester, non les idées de M. Alblas, mais ses méthodes. Ainsi, dans le cours de ces premières pages, après avoir proposé un long développement sur le travail de simultanéité entre instant vécu et écriture, autour du « tandis que » ou du « pendant que » (BAAG 139, pp. 306-7), M. Alblas écrit : « C'est ici qu'il serait peut-être prudent de confronter les idées que nous venons d'esquisser avec le travail d'Éric Marty sur le *Journal*. S'il est vrai qu'il existe des points communs entre nos deux analyses... »

Or ces « idées » que M. Alblas vient d'esquisser sont tout simplement la reprise quasi littérale de mes propos tant dans *L'Écriture du jour* que dans ma « Préface » à la Pléiade autour du « sitôt que » ou du « tandis que » ou tout autre formule de l'instantanéité ou de la coïncidence, de sorte que M. Alblas n'a nullement esquissé des idées et qu'il n'y a pas « deux » analyses, mais une seule. Pour s'assurer une certaine originalité, M. Alblas feint de croire que, lui, serait dans le « pendant que » et le « tandis que » alors que je serais quant à moi dans le « sitôt que » : la différence est mince mais, c'est en plus inexact, puisque je cite comme exemple du travail de coïncidence une phrase du 26 janvier 1932 : « Tandis que j'écris ces lignes, simplement par diversion, j'ai dû mal à distinguer nettement les caractères que je trace... » (*L'Écriture du jour*, p. 14), citation qui, comme par hasard, est aussi celle que M. Alblas utilise pour « sa » démonstration.

Puis, M. Alblas, alors qu'il vient de reprendre textuellement mon analyse sans le mentionner, soudain, m'en dépossède : ainsi que je ne prendrais pas en compte « l'effort de la part de Gide de faire coïncider l'événement et l'écrit », et, tout entier dans le « sitôt », je serais donc un tenant de la pure spontanéité ; or, précisément, le concept de « répétition » que j'utilise pose qu'il y a « travail » : « hisser l'événement du jour en avant, vers le présent de l'écriture et de l'y répéter » (*L'Écriture du jour*, p. 12) et c'est à ce propos que je parle de « protension » (*ibid.*). D'autre part, M. Alblas, fait appel à un étrange spécialiste de Kierkegaard pour délégitimer ce concept de « répétition » puisque, selon lui, « on ne peut pas, bien sûr, se ressouvenir en avant » (*sic* !) : avec un tel niveau de pénétration philosophique, c'est toute l'œuvre du grand philosophe danois qui est anéantie !

Pire, M. Alblas me fait faire du concept de « présence à soi » un « outil psychologique » (p. 308) : or, c'est précisément enraciné dans un discours par excellence non psychologique (Husserl, Heidegger) que je construis cette notion en la reliant au quotidien du journal, c'est-à-dire à une transcendance (le Temps) et en écartant donc la catégorie du « moi ». Enfin, M. Alblas feint de croire qu'au travers de cette notion d'écriture du jour, mon analyse du *Journal* en fait un objet qui « n'a pas de sens comme œuvre littéraire » ! alors que la dernière partie de mon introduction à l'édition Pléiade du *Journal*, s'intitule « La littérature » et est entièrement consacrée à cette question.

Il y a là problème de méthode et peut-être même de déontologie universitaire, car M. Alblas ne procède pas de manière correcte. Le processus est simple : il reprend mon discours en s'en faisant l'auteur, puis, feignant de découvrir que ce propos n'est pas sans parenté avec le mien, alors, il ne m'en attribue qu'une paternité partielle puis, de ce qu'il reste, il en restitue une interprétation qui relève soit du contre-sens, soit de la contre-vérité.

L'une des questions qui fait retour dans le propos est celui de la genèse, et du statut génétique du *Journal*. Sur ce point, le propos de M. Alblas est sinueux et j'avoue ne pas le comprendre tout à fait, puisqu'il semble hésiter entre plusieurs thèses. Dans un premier temps, M. Alblas, par un détour au travers des *Faux-Monnayeurs*, semble laisser entendre qu'il y a une proximité entre la genèse d'un roman comme *Les Faux-Monnayeurs* et le *Journal* (p. 504). Ce propos est surprenant. Il s'explique néanmoins par deux confusions. La première consiste à croire que le *Journal des Faux-Monnayeurs* est un document génétique (p. 503), ce qui n'est évidemment pas le cas ou du moins, ce qui n'est que très partiellement le cas : la genèse n'a pas lieu et n'est pas à l'œuvre dans ce « journal » mais dans les brouillons du roman. S'en saisir pour apprécier le processus génétique du roman n'est pas rigoureux. La seconde confusion consiste à donner du processus génétique du roman, un descriptif si caricatural (le plan, la forme absolue...), que, bien sûr, M. Alblas ne peut qu'arriver à cette vérité de La Palice : « Une œuvre d'art pourrait avoir un côté évolutif » (p. 505) ; bien sûr qu'elle le peut... mais ce n'est en rien pour cela qu'on peut identifier, même partiellement, la genèse d'une œuvre romanesque, qui progresse par transformation, et celle du *Journal* qui est cumulative.

Puis, dans un deuxième temps, M. Alblas, adhère aux propositions que je fais dans ma « Notice », selon lesquelles, dans le *Journal*, la genèse est coextensive à l'œuvre (p. 506) : M. Alblas, y ajoute néanmoins quelque chose qu'il pense décisif, c'est qu'elle le serait *sur toute la longueur du texte* : il me semble que cette idée est impliquée nécessairement par la co-

extensivité².

Enfin, dans un troisième temps, M. Alblas semble tourner casaque, puisqu'à la fin de son texte, il écrit d'une manière assez abrupte : « Ainsi nous voyons déjà apparaître certaines caractéristiques du *Journal* qui tranchent avec les idées stéréotypées des journaux en général. Loin d'être un texte sans genèse, le *Journal* suit un développement assez complexe. Plus significatif encore, pour l'acceptation du *Journal* comme œuvre littéraire » etc. (BAAG 141, pp. 48-9). Je ne peux pas évidemment ne pas me sentir visé puisque M. Alblas m'a déjà reproché de refuser au journal le statut d'œuvre littéraire, et qu'en outre, j'écris ceci, qui est la première phrase de ma « Notice » : « Le journal intime, parce qu'il suppose une écriture de l'immédiateté, parce qu'il n'implique pas, contrairement au roman ou à l'essai, une élaboration préalable à son achèvement, est un texte sans *genèse* au sens où la génétique textuelle a élaboré ce concept. » (Pléiade, p. 1297).

S'agit-il d'idées « stéréotypées des journaux en général » ? Je laisse au lecteur le soin d'en juger et de voir si les analyses que je propose de cette « genèse qui n'en est pas une » sont stéréotypées. Je ferai remarquer que, là encore, M. Alblas, mais cette fois-ci en me citant, reprend sur des pages entières, mon analyse de la genèse non-transformationnelle du *Journal* de Gide, et qu'il aurait pu s'intéresser aussi à tout ce qu'apporte, d'un point de vue génétique (une génétique revisitée), la question du processus éditorial lui-même, qui est considérable à l'égard d'un texte intime, personnel, voué au posthume ou aux falsifications comme c'est ici le cas (voir ma « Notice », pp. 1311-7).

Mais il me faut revenir à la reprise — avouée — de mes analyses par M. Alblas car on retrouve le problème de méthode que nous avons déjà évoqué. M. Alblas reprend donc les catégories (douze) que j'ai proposées pour décrire le processus d'autonomie du *Journal*, la naissance du *Journal* à lui-même (BAAG 140, p. 509 et sq. et BAAG 141, p. 32 et sq...). M. Alblas néanmoins propose d'autres catégories et il a sans doute raison de le faire : j'avais moi-même proposé ces douze catégories avec un peu d'ironie à l'égard de ce que peut avoir de prétentieux une taxinomie. Ainsi, M. Alblas propose d'ajouter la fonction interrogative (BAAG 140, p. 510) et donne comme exemple « À quoi me sert ici ce *Journal* ? ». J'avoue ne pas être convaincu et je pense qu'on pourrait faire entrer cet exemple dans la fonction n° 1, celle du méta-discours. En revanche, la seconde proposition de M. Alblas me paraît très intéressante, c'est la fonction proscriptive qui,

². En revanche, M. Alblas a tort d'assimiler cette thèse que je propose avec l'idée, par ailleurs très juste, de Germaine Brée selon laquelle « chez Gide, chaque œuvre est simultanément création et théorie de sa création » (note 8, p. 506). Cela n'a évidemment rien à voir.

en effet, est très importante et qui mérite en cela une fonction singulière. Il s'agit là de variante et j'admets fort bien qu'on en ajoute et même qu'on en retire.

Mais, il y a autre chose, de plus important. M. Alblas, donne comme manquante une fonction à laquelle il va consacrer quatre pages importantes (*BAAG* 141, pp. 32-6), comme si je ne l'avais pas traitée : c'est l'autotextualité : or cette notion, en effet importante, est, bien sûr, mentionnée et analysée dans ma description génétique du *Journal* (Pléiade, p. 1305) autour, en plus, d'un exemple que M. Alblas reprend, en lui appliquant d'ailleurs une description qu'il m'emprunte puisqu'il s'agit d'un passage où l'autotextualité et l'intertextualité sont mêlées : « Aller et retour agréable sur l'impériale de Panthéon-Courcelles, en écrivant dans un carnet et en lisant le *Journal* des Goncourt » (comparer Pléiade, p. 1305, et *BAAG* 141, p. 33). On retrouve là un procédé déjà vu à propos du « sitôt que... » et du « tandis que... » et autour de la question de la coïncidence vécu/écrit où, de la même manière, M. Alblas s'appropriait mon propos pour me reprocher ensuite de ne l'avoir pas tenu ou de l'avoir mal exprimé. C'est ainsi également que je me vois reprocher de n'associer la lecture du *Journal* de Stendhal qu'à la reprise du *Journal* de Gide en 1902 et non à celle de 1905 (*BAAG* 140, note 59, p. 517), alors que pourtant j'opère bien évidemment la relation (voir « Notice », p. 1303). Je pourrai ainsi multiplier les exemples : tout le commentaire sur la taille du cahier ou carnet, sa petitesse et sa maniabilité (*BAAG* 141, pp.36-7) est présent dans la « Notice » (p. 1305) et ne parlons pas des remarques sur le « trop menu » et le « n'importe quoi » (*ibid.*, pp.45-7) car il y a de trop de nombreuses pages tant dans *L'Écriture du jour* que dans ma « Préface » à la Pléiade pour les citer sans paraître indécent...

Et puis il y a ce passage où M. Alblas prend un ton sévère pour noter des erreurs de mensurations des Cahiers et Carnets qui constituent le manuscrit du *Journal*. J'avoue n'avoir pas eu le temps d'aller à Doucet armé d'un double décimètre pour vérifier mes mesures : celles que j'ai pu faire sur les photocopies du manuscrit du *Journal* que je possède chez moi confirment en tout cas ce que j'indique à la fin de ma « Notice ». Peut-être s'agit-il de différences dues à l'écart entre la reliure et la page ; notons, en effet, que les différences relèvent de différences millimétriques (la plus grande différence est de cinq millimètres !). Quoi qu'il en soit, je peux affirmer devant tous les lecteurs sans trembler, que le Cahier 18 n'a pas pour mesures celles que M. Alblas propose 16,8 x 1,8³ cm ! (*BAAG* 141, p. 35) car on voit mal comment Gide aurait pu écrire sur une page faisant

³. Coquille évidente (pour 10,8), dont le responsable n'est pas A. Alblas, mais le prote du *BAAG*. [Note *BAAG*.]

1,8 centimètres de large... je crois qu'il est donc plus sage de s'en tenir à ma proposition 16, 5 x 11 cm.

Toute édition Pléiade comporte des imperfections, la réimpression du volume I m'a permis d'en corriger certaines, d'autres demeurent et je serais heureux qu'on me les signale. J'ai bien pris en compte, par exemple, les deux variantes que M. Alblas me suggère d'ajouter et qui sont, en effet intéressantes.

J'ai conscience en rédigeant ces précisions à propos du texte de M. Alblas de n'être pas toujours agréable et peut-être même d'y paraître un peu mandarin en défendant becs et ongles une « propriété intellectuelle », mais, sans doute est-il nécessaire de donner à tout débat et à toute discussion un cadre de vérité et de déontologie méthodologique.